

Jean
Blot



UNE VIE À DEUX
roman

éditions du
ROCHER

Un haut lieu de ce bien-être se nommait *Le Capucin gourmand*. Il n'est plus et j'aimerais lui rendre hommage. Nous y fûmes jeunes et heureux ; nombreux

ceux de la première génération de l'ONU qui lui gardent un souvenir reconnaissant. C'était une auberge assez rustique d'une vingtaine de chambres, avec un restaurant aménagé dans une grosse ferme, assez pareille à celles que Voltaire avait multipliées dans le pays, à l'orée de Ferney, tout près de la frontière suisse. Trop près ; s'il n'est plus, si on l'a rasé, c'est en raison de cette proximité. À la suite de je ne sais quel réarrangement frontalier, il fut condamné et, ainsi qu'il en est de nombreux lieux de bonheur, il n'en reste plus une trace, seulement un souvenir. Celui-ci baigne dans le soleil de juin et la fraîcheur de la montagne toute proche. Bien posé sur la plaine, au pied du Jura qui montait droit vers des cimes dont quelques-unes, la Dôle, gardaient encore à notre arrivée les névés de l'hiver, il était comme l'incarnation de ce que l'on aime et vénère (ou faut-il déjà mettre ces verbes au passé ?) sous le nom de campagne.

Les platanes y étaient courts, gros et menaçaient du poing avant de se couvrir de feuilles. Ombreux, le peuplier y montait droit, jouait avec la lumière et paraissait prêt à s'envoler. Des sources se cachaient ici et là, couraient on ne sait où, vous surprenaient par leur rire sur la pierre ou leur murmure sur la mousse. On y croisait encore quelque vache solennelle qui paraissait faire ses comptes et n'y arrivant pas, distraite par votre apparition dont elle ne savait que penser, se détournait sans hâte et traversait la route d'un pas digne mais singulièrement léger et frêle sous sa masse. Dans un bosquet, on surprenait un âne en contemplation, figé dans le soleil, mais refusant soudain l'une ou l'autre oreille aux mouches violettes qui, bourdonnant autour, révélaient l'épaisseur du silence. Un cheval à votre passage levait soudain la tête, vous regardait droit dans les yeux un long moment pour une interrogation muette puis, déçu une fois de plus, comprenant que vous n'étiez pas celui qu'il attendait, et résigné, replongeait son museau roux dans l'herbe verte. Une voix résonnait, appelait du balcon du *Capucin gourmand* et on la sentait heureuse de l'espace qui s'ouvrait à elle.

Cinq, dix minutes à pied et c'était la montagne. La végétation changeait. Les sapins, les mousses, les pierres composaient bientôt un autre monde où tout montait ou descendait, où le regard se heurtait au relief et aux colonnades de la forêt. Le promeneur découvrait les lointains, le lac et bientôt le jet d'eau et, à ses pieds, Genève — scintillant au soleil. Le spectacle était grandiose. La grandeur si proche qui l'entourait donnait au *Capucin gourmand*, prêtait à son entêtement campagnard, à sa gentillesse fruste et dorée, à sa terrasse ombragée et

discrète, aux rosiers sages qui l'encadraient, à son odeur d'herbes et de lait plus de saveur encore.

On y était d'autant mieux que l'on arrivait de New York où, dans le verre et la pierre, dans les rues rectilignes n'offrant au regard ni couleur ni abri, tandis que la nature, enfermée comme dans un zoo au Central Park avait la pauvre mine de l'animal en cage, on avait pu croire que la campagne était morte et n'existait plus. On avait fini par se résigner, par oublier son amitié, sa saveur qui la rendait pareille au bol de lait tiède bu le matin même grâce à la vache du voisin. Sans le vouloir, sans bien le savoir, on lui avait dit adieu comme on le fit à l'enfance ou bien à ces rêves qui viennent une nuit si beaux, si vrais et dont on sait pourtant qu'on ne les verra plus.

La campagne était là de nouveau tout autour du *Capucin gourmand*, offerte dès que l'on avait ouvert la porte-fenêtre de la chambre ou que l'on était sorti sur le balcon. Elle montait vers le regard et le cœur comme un élément, la mer ou l'océan, grosse de feuilles, palpitante de verdure, sonore de mouches, d'abeilles, d'oiseaux et bercée de loin en loin par le son patient et alourdi d'une sagesse séculaire des cloches des vaches, ou réveillée par le carillon tout proche de l'église qui, aurait-on dit, venait de s'apercevoir de l'heure qui passe, avant de se rendormir dans la bénédiction du ciel aimable qui l'avait écouté.

De retour de New York, on découvrait dans le ravissement combien sont bons le pain, le beurre, la salade, la pomme de terre, viandes, fromages et chacun des plats qu'on goûtait avait la fruste honnêteté et la saveur de qui veut être soi, ne prétend à rien d'autre et s'enferme dans une fière humilité. Il en allait de même du vin qui, quand on le goûtait, disait à l'oreille : « Bordeaux ne puis ; Bourgogne ne daigne ; du pays suis ! »

Le propriétaire se nommait Vais et comme son prénom était Julien dont l'initiale est J, il était la victime de plaisanteries qu'il acceptait, en secouant sa grosse tête et en ouvrant des yeux étonnés que l'esprit dont il avait eu à souffrir à l'école maternelle a traversé un demi-siècle sans changer. Son épouse, Jeannine, un J encore, lui ressemblait tant que si l'on n'avait su qu'ils étaient mari et femme, avec un fils à l'armée et une fille à l'École normale de Sèvres, on les aurait pris pour frère et soeur : la même forme de tête et de corps, rude et amicale comme celle des platanes de leur jardin ; le même coloris de pomme, les mêmes yeux de lac ou de glacier. Ils vous accueillaient après un an d'absence avec la même chaleur et une pointe de pitié. Ils se plaisaient à vous trouver pâlichon, petite

mine, un peu gris pour tout dire et l'air fatigué : « Ah, ça oui, fatigué ! » Avec un gros soupir, ils ajoutaient « forcément, l'Amérique » en levant les yeux au ciel comme s'il s'était agi d'une maladie. À leurs yeux, on était des convalescents et ils retrouvaient leur joie bougonne en pensant aux moyens de nous remettre d'aplomb. Ils ne se trompaient pas. C'était vite fait. Un jour, deux et l'on avait changé de mine. Nos bons « capucins » s'étonnaient que l'on pût être heureux si facilement et qu'on choisît de ne l'être que trois semaines par an.

Heureux, oui ! Le soir tombait. La montagne se rapprochait alors avant de s'en aller dans la nuit. Sur la plaine, dans les arbres, parmi les hautes herbes et les fleurs, la chaleur et l'odeur du jour s'attardaient. On avait fini la bouteille. On en commandait une autre et les yeux au ciel on se demandait de quoi le bonheur était fait. Il y avait deux terrasses, l'une sur les potagers, l'autre sur la route. On préférait celle-ci. Le choix doit étonner. Mais c'étaient alors de toutes autres routes, et on ne peut les évoquer sans émotion. Vides le plus souvent, elles pouvaient penser à elles-mêmes, bondir librement dans les tournants, soigner leur couleur tandis qu'elles filaient droit comme se hâtant vers un but que l'on n'imaginait pas, accueillir la lumière et, indigo à midi, devenir presque rosées dans la poussière des couchants. Une automobile lente et sage passait là tous les quarts d'heure, réveillant l'intérêt, enseignant le mouvement, son existence et son secret. Il en était une que l'on reconnaissait à son bruit de ferraille. Elle appartenait à l'un de nos collègues. On disait : « Tiens, voilà Gauteron qui rentre ou qui sort. Mais quelle heure est-il donc ? » Quelques bicyclettes aussi, dont la course silencieuse évoquait le vol des oiseaux de nuit. Parfois, elles étaient deux, s'en allant côte à côte, tanguant de-ci, de-là, se rapprochant, s'éloignant l'une de l'autre mais liées par des voix rieuses comme par des fils d'or. Le reste du temps, les routes demeuraient vides et attentives à porter, sans le verser, le poids du jour dont le silence devenait pareil à un piédestal pour une statue de la campagne en été. On restait volontiers à leur bord parce qu'elles apportaient l'événement sans interrompre la rêverie ou seulement pour un instant et pour l'enrichir ensuite. On était là à rêver, à guetter.

C'est ainsi que l'on vit apparaître, l'un de ces soirs de juin qui refusent de finir et gardent en eux le crépuscule, sa lumière et sa chaleur comme s'ils pouvaient durer toujours, venant du poste frontière, le prince Vassiltchikov. On reconnaissait de loin sa léonine crinière qu'un dernier rayon dorait encore, mais il avait dans la démarche quelque chose d'étrange qui nous inquiéta. On aurait dit qu'il marchait maintenant comme il parlait d'habitude, qu'il bégayait en

marchant, avançant vite et bien, s'arrêtant soudain, titubant un peu, reprenant, essayant à gauche puis à droite. Il arriva jusqu'à nous pour s'effondrer dans un fauteuil d'osier, libéré juste à temps, et dire d'une traite, ayant sous le coup de l'émotion perdu son bégaiement.

« Ah, mes amis, quelle aventure ! Je n'en puis plus ! »

Il ouvrait les yeux du poisson qui se noie, gonflait un peu les joues, soufflait, mais pour nous raconter l'épisode, redevenant peu à peu lui-même, il ne tarda pas à retrouver son bégaiement claironnant. Donc il était parti après le dîner, avec heureusement et par un pur hasard son passeport, acheter deux bouteilles d'un petit vin suisse qu'il avait découvert récemment, de l'autre côté de la frontière, au Grand-Saconnex. C'était à deux kilomètres et le soir s'annonçait beau. Le vin s'était révélé plus cher que Georgy ne l'avait pensé et c'est tout juste s'il avait pu le payer. Il revenait content de son emplette quand, au poste-frontière, il s'était heurté à un douanier caractériel. Il faut dire qu'à l'époque, caractériels ils l'étaient tous, à Ferney-Voltaire. Celui qui vous saluait amicalement le matin, s'inquiétait de votre santé et partageait avec vous des prédictions météorologiques, vous faisait signe de passer d'un geste impatient et comme si vous le dérangiez abusivement au passage suivant ou bien, et c'était le pire, le visage fermé à double tour, fouillait la voiture, parfois même la serviette, les poches et vous laissait passer enfin avec l'expression du policier qui tient à vous prévenir que s'il renonce cette fois, on ne perd rien pour attendre... Georgy s'était heurté à l'un de ces douaniers...

« Vous savez bien ! J'habite au *Capucin*. Là-bas. Je suis passé tout à l'heure... » Ni le bégaiement ni le ton protecteur n'arrangeaient les choses.

« Je ne sais rien. Qu'avez-vous à déclarer ? Rien ? Et ça ? Qu'est-ce que c'est ? »

Deux bouteilles de vin.

Je vois bien que ce sont deux bouteilles de vin. Vous les avez achetées en Suisse ? Oui. Il faut payer la douane.

C'est que je n'ai plus d'argent sur moi. J'habite...

Oui, je sais. Vous payez ou vous ne passez pas. — Mais enfin, c'est ridicule. Que dois-je faire ?

Oh, c'est très simple, dit le douanier soudain radouci. C'est de l'Aigle ? Excellent. Je vais chercher deux verres et on va le boire en amis.

Ah non, fit Georgy, soudain furieux. Si c'est comme ça, je le boirai seul. »

Il s'installa sur un tabouret en face de la guérite du douanier, sortit son couteau suisse, le tire-bouchon, ouvrit la bouteille, huma le vin et se mit à le boire à petites gorgées s'offrant le plaisir de faire des signes vers la guérite pour signifier au douanier combien le vin était bon et qu'il le buvait à sa santé. La première bouteille passa assez bien et Georgy triomphait en ouvrant la seconde, toujours à la santé du douanier de plus en plus morose comme s'il avait de plus en plus soif. Le prince avait eu un léger vertige. Il avait cru se sentir mal. L'air goguenard du douanier l'avait remis d'aplomb. Une question d'honneur ! Le prince avait fini la bouteille, était parvenu à se lever, à marcher et à arriver jusqu'à nous.

«Je n'en puis plus, conclut-il, qu'on me donne à boire... »

Deux d'entre nous se dévouèrent pour l'en dissuader et le porter jusqu'à son lit. Les autres... nous restâmes avec les rossignols.

Ils commençaient de chanter à la nuit tombée et s'enhardissaient, prenant confiance en eux-mêmes et en leur pouvoir au fur et à mesure que, la campagne s'éteignant, le ciel s'allumant d'étoiles, le noir gagnait. On parlait un peu, quelques mots de plus en plus inopportuns... Bientôt on se taisait pour écouter les oiseaux emplir le ciel, et le silence couché entre les montagnes, de leur passion incompréhensible — faite de souffrance et de joie, aussi énigmatique que l'est pour celui qui n'y participe pas le mal d'amour. Ensuite, un peu comme dans ce concerto ou cette sonate de Haydn où, éteignant chacun leur bougie, les musiciens s'en vont les uns après les autres, tout le monde disparaissait sans bruit se levant, l'un d'abord puis l'autre, s'étirant, regrettant et honteux de ne pas tenir plus longtemps, disant « bon ! ben moi, je vais me coucher... ». On restait rarement le dernier. Quand cela arrivait pourtant, alors, dans la solitude — le sentiment du « c'est trop beau » couplé au « plus jamais » — seul avec le rossignol dans l'oreille, l'étoile dans les yeux, la campagne dans le poumon, on ne tardait pas à sentir une angoisse nous gagner et à fuir pour retrouver le quotidien, regagner sa chambre rustique, retourner à la modestie des draps frais et du sommeil.

Cette année-là, tu retrouvais au *Capucin* deux amis et collègues qui t'étaient chers. C'était d'abord un Argentin dont les yeux, d'une tristesse émouvante, grossie encore par ses lunettes, disaient qu'il ne pouvait se consoler d'être un homme alors que tout en lui, la sensibilité, les goûts, les ambitions, était du sexe opposé. Le cheveu rare, toujours distrait et, par la démarche, le port autant que par la parole, pareil à ces héros anglais de Henry James dont on croit volontiers que, bien qu'ils n'aient jusque-là parlé que rideaux et vaisselle avec la maîtresse de maison, voitures et hypothèque avec son mari, ils ont rendez-vous sur la minuit avec succubes et incubes, il goûtait la compagnie féminine et en particulier la tienne. Dans sa belle voiture décapotable, il te conduisait volontiers chez la petite couturière de Ferney où tu avais pris l'habitude de faire copier tes toilettes ou exécuter des robes dont tu improvisais, étant très douée, les modèles. Angel assistait à tes essayages, y prenait plaisir, multipliait avis et conseils, le plus souvent à bon escient. Il allait jusqu'à te montrer l'effet que produirait une jupe si elle était retouchée selon son goût, en l'appliquant sur son pantalon. Il t'accompagnait aussi chez le coiffeur, le surveillait, l'interrompait parfois dans son zèle, se fâchait avec lui, même avec toi, tant il tenait à certaines ondulations ou coupe pour tes cheveux. Angel, toujours hanté par un malheur toujours présent, n'avait pas les initiatives et inventions de son sexe qu'il reniait.

L'accord entre vous était grand et vous trouviez un vrai plaisir dans la compagnie l'une de l'autre. Pourtant, il y avait entre vous, malgré similitudes et sympathie, une distance qui est celle qui sépare le Polonais ou la Polonaise du Russe et que vous ne parveniez ni à avouer, ni à comprendre, ni à franchir. Un incident sans conséquence pour votre amitié vint l'illustrer. Un soir, au palais des Nations, Vanda te demanda de ramener au *Capucin* des broderies qu'elle venait d'acheter à Genève. Tu acceptas volontiers, non sans t'étonner. Vanda ne rentrait-elle pas elle aussi et pourquoi ne prenait-elle pas les broderies avec elle? Ton amie t'expliqua en rougissant un peu qu'il faudrait payer des droits de douane si on les déclarait et que, à la question rituelle du douanier — « Avez-vous quelque chose à déclarer ? » — il lui serait difficile de répondre par la négative, parce que, étant catholique, elle ne pouvait mentir. Alors que toi, une orthodoxe... De fait, l'orthodoxe mentit avec aplomb et n'en éprouva aucun remords. Gardait-elle quelque amertume ? De toute façon, tu ne devais pas tarder à quitter le *Capucin gourmand* pour te rendre à un rendez-vous que je ne t'avais pas donné, que tu n'avais pas accepté et qui devait décider de nos vies.



Jean Blot
UNE VIE
À DEUX

Une vie à deux raconte une histoire d'amour si folle et enjouée que les amoureux se perdent continuellement de vue avant de se rejoindre dans des circonstances et des pays toujours différents. Il faut dire que le moulin de l'Histoire va trop vite pour Nadia, l'aristocrate russe émigrée, et Alexandre, juif, russe également, mais surtout drôle, séducteur et fou de voyages. Dans le Paris cosmopolite de 1946 où l'euphorie de la Libération bat son plein, au rythme des jazz-bands, les deux futurs amants ne se sont jamais croisés. C'est à New York que le destin les réunira, une fois recrutés comme interprètes auprès de l'ONU, la nouvelle institution internationale qui incarne l'espoir de paix durable au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Incidents et maladroites diplomatiques du plus haut comique s'y succèdent, parfois aggravés par certains problèmes d'interprétation tout aussi réjouissants. Tout irait bien si les premières désillusions ne se faisaient pas sentir, face aux nouveaux conflits qui enflamment le monde : guerre de Corée, révolution hongroise durement réprimée, etc. Au fil d'une plume alerte, fouguese et panoramique, Jean Blot nous livre quelques morceaux d'anthologie de la scène onusienne, nous fait faire le tour du monde à bord de paquebots luxueux, et raconte tout aussi bien l'American way of life qui monte en puissance que les ressorts fascinants d'une Europe secrète. Sans oublier de nous entraîner à travers toutes les péripéties d'un amour de jeunesse. D'une vie à deux vouée à une heureuse longévité.

Longtemps fonctionnaire international auprès de l'ONU et de l'UNESCO, Jean Blot est l'auteur d'une trentaine de livres, romans (Les Cosmopolites (Gallimard, 1976), Le Juif Margolin (Plon, 1998)) et essais consacrés à la littérature russe (Ossip Mandelstam, Ivan Gontcharov, Vladimir Nabokov), ainsi qu'à la Russie. Il a notamment publié Le soleil se couche à l'est (2005) et Alexandre Blok, le poète de la perspective Nevski (2007) aux Éditions du Rocher.

www.editionsdurocher.fr

Couverture Atelier Didier Thimonier
Photo © Getty Images.

722 191 0 19,00 €
ISBN 978 2 284 96526 7 9 782284 965267

Une vie à deux raconte une histoire d'amour si folle et enjouée que les amoureux se perdent continuellement de vue avant de se rejoindre dans des circonstances et des pays toujours différents. Il faut dire que le moulin de l'Histoire va trop vite pour Nadia, l'aristocrate russe émigrée, et Alexandre, juif, russe également, mais surtout drôle, séducteur et fou de voyages. Dans le Paris cosmopolite de 1946 où l'euphorie de la Libération bat son plein, au rythme des jazz-bands, les deux futurs amants ne se sont jamais croisés. C'est à New York que le destin les réunira, une fois recrutés comme interprètes auprès de l'ONU, la nouvelle institution internationale qui incarne l'espoir de paix durable au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Incidents et maladroites diplomatiques du plus haut comique s'y succèdent, parfois aggravés par certains problèmes d'interprétation tout aussi réjouissants. Tout irait bien si les premières désillusions ne se faisaient pas sentir, face aux nouveaux conflits qui enflamment le monde: guerre de Corée, révolution hongroise durement réprimée, etc. Au fil d'une plume alerte, fouguese et panoramique, Jean Blot nous livre quelques morceaux d'anthologie de la scène onusienne, nous fait faire le tour du monde à bord de paquebots luxueux, et raconte tout aussi bien l'American way of life qui monte en puissance que les ressorts fascinants d'une Europe secrète. Sans oublier de nous entraîner à travers toutes les péripéties d'un amour de jeunesse. D'une vie à deux vouée à une heureuse longévité.

Longtemps fonctionnaire international auprès de l'ONU et de l'UNESCO, Jean Blot est l'auteur d'une trentaine de livres, romans (Les Cosmopolites (Gallimard, 1976), Le Juif Margolin (Plon, 1998)) et essais consacrés à la littérature russe (Ossip Mandelstam, Ivan Gontcharov, Vladimir Nabokov), ainsi qu'à la Russie. Il a notamment publié Le soleil se couche à l'est (2005) et Alexandre Blok, le poète de la perspective Nevski (2007) aux Éditions du Rocher.